

246.4
F681







Digitized by the Internet Archive
in 2025

AUX AMES CONTEMPLATIVES

AUX GRANDS MALADES

LA VIE CACHÉE

DU MÊME AUTEUR

Vitte, 3, rue Bellecour, Lyon.

La Vie Intérieure (8^e édition), in-16, 156 pages.

*Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir,
Toulouse.*

Paix et Joie (26^e mille), in-16, 155 pages.

L'Amour de la Croix (11^e mille), in-16, 132 pages.

P. GERMAIN FOCH, S. J.

LA VIE INTÉRIEURE :

DISPOSITIONS PROCHAINES

LA VIE CACHÉE

— Cachée en Dieu, avec Jésus-Christ —

*« Mortui estis et vita vestra
est abscondita cum Christo
in Deo ».*

« Vous êtes comme morts
et votre vie, en fait, votre vie
est cachée, avec le Christ,
en Dieu ».

(COLOS. III. 3.).

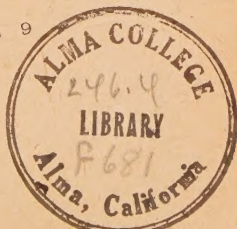
10^e mille.

APOSTOLAT DE LA PRIÈRE
TOULOUSE

9, Rue Montplaisir, 9

—
1928

44260



Nihil obstat :

Tolosæ, die 1^a decembris 1926.

F. CAVALLERA, c. d.

Imprimatur :

Tolosæ, die 1^a decembris 1926.

J. DÉLIES, v. g.

AVANT-PROPOS

« Je suis grand partisan des infirmes »
aimait à redire saint François de Sales.

Animé du même esprit, saint Ignace de Loyola, quand il abdique le généralat et travaille auprès de ses frères à se faire relever de ses fonctions, saint Ignace de Loyola se garde bien d'oublier les malades; il s'en réserve le soin; et il faut voir, dans sa vie¹, quelle sollicitude maternelle il met à les soigner. « Il voudrait, dit-il, comme une vraie mère, savoir combien de fois les insectes les ont empêchés de

1. Cf. Vie de saint Ignace par Ribadeniera.

dormir » et pour protéger leur sommeil, il fait lui-même la chasse aux insectes.

Entre autres motifs de l'affection particulière que nous avons, que nous devons avoir pour les malades et surtout pour les grands malades, figure au premier rang la tentation habituelle dont ils souffrent, la tentation de se croire inutiles, incapables de rendre aucun service à la grande cause des âmes.

Que de prêtres, que d'apôtres, que de personnes d'œuvres sont sur le point de se décourager et de succomber à la tristesse, parce que la maladie ou bien l'âge, ou bien telle ou telle autre disposition de la Providence les retire de la vie extérieure et les condamne à la retraite forcée!...

Il n'est pas rare que les âmes vouées, par profession, à la vie contemplative éprouvent la même tentation, par cela

seul qu'elles ne peuvent plus se dévouer pour la communauté.

La vérité est que la vie cachée, la vie de retraite forcée, nous met en état d'attirer sur le monde les grâces les plus abondantes et les plus efficaces.

C'est ce que prouve l'exemple de Notre-Seigneur à Nazareth, au Tabernacle et l'exemple de Notre-Dame au Cénacle... Marie Notre-Dame n'a ni prêché comme sainte Rose de Viterbe, ni négocié de grandes affaires, comme sainte Catherine de Sienne, ni laissé de savants écrits comme sainte Thérèse ou sainte Brigitte.

Les saintes femmes reçoivent de Jésus commission d'annoncer sa résurrection aux Apôtres : pas Marie. Sa vie est une vie obscure, une vie cachée.

Marie n'en est pas moins la Reine des Apôtres, le modèle et la maîtresse des Apôtres,

Quels que soient les motifs, quelles que soient les dispositions de la Providence qui nous retirent de la vie extérieure et nous condamnent au repos, à la vie cachée, non seulement nous ne devons pas nous plaindre comme si nous n'étions capables de rien, mais nous pouvons et devons en remercier Dieu.

« Oh! qu'une âme étroitement unie à Dieu, dit à ce propos le P. Saint-Jure, oh! qu'un homme étroitement uni à Dieu contribue au salut du genre humain! — Il y contribue même dans sa chambre, tout seul, même au milieu du désert.

« Ceux qui sont unis à Dieu et qui lui donnent un plein pouvoir d'opérer en eux tout ce qui Lui plaît, — parce qu'ils Lui sont très agréables et très chers — ceux qui sont unis à Dieu apportent plus de profit à l'Eglise et au salut des hommes, en une heure, que les autres, quoi qu'ils soient, ne sauraient le faire en plusieurs

années¹. — *C'est pourquoi, conclut Saint-Jure, mettons tous nos soins à nous procurer par tous les moyens et à perfectionner cette union. Demandons-Lui incessamment cette grâce, sans nous mettre beaucoup en peine de tout le reste »* (Saint-Jure : *L'homme spirituel*).

« *Si nous sommes unis à Notre-Seigneur, comme la vie cachée nous y prépare, nous y dispose, n'ayons peur de rien. »*

1. Louis de Blois.

I

IDÉE GÉNÉRALE

DE LA

VIE CACHÉE EN DIEU

I

Idée générale de la vie cachée en Dieu (Parabole)

Dans son plus bel ouvrage *Le château de l'âme*, sainte Thérèse représente les relations les plus intimes de l'âme avec Notre-Seigneur, sous une forme allégorique pleine de charme, tout inspirée des souvenirs du Moyen-âge ou du « Cantique des Cantiques ».

Imaginez une châtelaine entourée d'un nombreux personnel de serviteurs, abondamment pourvue de toute espèce de ressources, vivant seule avec son mari et ses enfants dans une spacieuse et splendide

demeure perdue au fond d'une vallée magnifique et très solitaire, entre ciel, mer et montagne.

Aucun bruit de la ville n'arrive jusqu'à là; seuls s'y font entendre ces rumeurs de la marée montante ou ces chants d'oiseaux ou ces bruissements du vent dans les arbres, qui constituent les harmonies de la nature, plus recueillies que le silence lui-même.

Dans sa solitude, la châtelaine ne pense qu'à plaire à son mari, sans aucun souci d'elle-même, de sa personne, de son mérite; sans aucun souci d'effet à produire, d'amitiés à se créer, de renom à conquérir, d'influences à exercer.

Rien ne la touche que l'intérêt et le plaisir de son mari.

Elle n'apprécie et n'estime ses propres qualités que parce qu'elles sont un moyen de lui plaire davantage.

Elle soigne sa toilette, elle surveille sa

tenue pour lui être agréable, parce qu'il tient à ce qu'elle soit très bien mise; elle fait de la musique, de la littérature et beaucoup de lectures pour le récréer, pour lui rendre plus intéressantes leurs longues heures d'entretien.

Ses compositions, ses ouvrages en tout genre sont de vrais chefs-d'œuvre. On lui dit quelquefois que le public, s'il la connaissait, ferait le plus grand cas de son talent, de ses talents; qu'elle expose donc, qu'elle concoure, qu'elle se fasse entendre, qu'elle se fasse lire, qu'elle se produise.

« Oh, dit-elle, cela n'est pas pour moi; à quoi bon? » et son sourire dit assez le dédain qu'elle professe pour tout succès de ce genre.

« Produisez-moi, menez-moi dans le monde si vous le voulez, dit-elle à son mari, moi je n'y vais pas. Conduisez-moi des visiteurs si vous voulez, moi je n'en cherche pas. Exposez mes œuvres, mes

tableaux, mes broderies dans les salons, si vous voulez, moi je n'expose rien. Que tout cela vous plaise, ça me suffit, je ne prétends à rien de plus. »

Cette satisfaction, ce contentement de son mari est tellement bien l'unique récompense ambitionnée qu'elle se console sans aucune peine de ne plus rien faire de ce qui semblait la charmer davantage, qu'elle renonce le plus gentiment du monde à tout art d'agrément, dès que son mari, trop occupé d'affaires sérieuses ou malade, ne peut plus l'écouter lire, chanter, faire de la musique, ni se prêter à rien de ce qui auparavant le récréait le plus.

Sans jamais rien demander pour elle-même, elle accepte, elle souhaite, pour l'honneur et la joie de son mari, d'avoir autant d'enfants que son mari veut en avoir, autant que Dieu veut lui en donner et accepte aussi très volontiers tous les labeurs de la maternité.

Telle est l'âme contemplative dans ses relations avec le divin époux.

« *Maître, Vous seul dans ma vie* », se disait tout bas la baronne d'Hoogworsth; au moment même où, pendant une grande soirée, Notre-Seigneur lui parlait au cœur alors que de l'autre côté son cavalier lui faisait admirer les splendeurs du Quirinal¹.

« *Maître, Vous seul dans ma vie* », autant en dit l'âme contemplative.

Vous, et le service intime de votre personne comme occupation; votre service, c'est-à-dire le service de votre personne, l'entretien du temple vivant, intérieur et

1. La baronne d'Hoogworsth était à cette époque, comme femme du premier ministre de Belgique auprès du roi d'Italie, une des personnes les plus en vue à Rome. C'est elle qui, plus tard, devenue veuve, fonda la Société de « Marie Réparatrice ».

extérieur. *Quam dilecta tabernacula tua Domine...*

Vous et votre croix, pour partager votre croix, c'est-à-dire vos souffrances, vos humiliations, vos privations, vos douleurs de cœur et d'âme, comme portion de choix. « Prends tout en gré. Ne te soucie pas du martyre, tu t'en viendras en paradis. »

Vous et votre satisfaction comme récompense pour le passé, pour le présent, pour l'avenir;

Vous et votre contentement comme plaisir, Vous et votre honneur comme ambition;

Vous et votre compagnie comme société;

Vous et votre beauté, votre amabilité, votre bonté comme charme et consolation de ma vie;

Vous et votre affection comme douceur;

Vous et votre Cœur comme appui;

Vous et votre doctrine comme lumière;
Vous et votre volonté comme direction,
comme loi;

Vous et votre justice comme réconfort;
Vous et votre Providence comme res-
source,

Vous et votre grâce comme force;
Vous et votre amour comme tout de la
vie; « *quid mihi est in cælo, et a te?...* »
Vous et vous seul;
Vous et rien plus.

L'âme contemplative parle, pense
comme l'Imitation (Liv. III, 34-21, IV,
13).

Et de fait, si celui qu'elle aime est un
être absolument supérieur d'esprit, de ca-
ractère; si celui qu'elle aime est un génie,
un artiste incomparable dont personne
n'approche; si celui qu'elle aime est un
grand cœur, un époux accompli aussi

saint qu'aimable, aussi généreux et magnanime que tendre et délicat; si celui qu'elle aime est un grand roi, roi d'un mérite infini;

Si celui qu'elle aime est Dieu;

Et si malgré sa transcendance, celui qu'elle aime l'aime aussi elle-même, d'un amour incomparable,

Quoi de plus juste que ce dédain, que ce mépris pour le monde et pour tout succès mondain?

Quoi de plus intelligent que ce culte absolument exclusif pour la Souveraine Majesté, pour la Souveraine Beauté et Bonté?

Que l'âme contemplative reste en adoration continuelle devant Celui qu'elle aime, quoi de plus naturel? qu'elle ne cherche que Lui, qu'elle ne goûte que Lui, qu'elle « *se contente de Lui* », quoi de plus raisonnable? — A Lui seul, Il suffit à son bonheur.

N'entend-on pas tous les jours une jeune fille, qui a résolu d'être à Dieu, dire (Imit., IV, 13) : « Que personne ne me regarde, ne me parle, ne s'occupe de moi. » Autant en dit l'âme contemplative.

Application de la Parabole.

Je veux être cette âme contemplative. Je le suis peut-être par profession; je veux l'être par conviction.

Cet époux incomparable que jamais femme, si heureuse, si fortunée qu'on la suppose, n'a trouvé et ne trouvera sur la terre, mon âme le trouve dans la personne de Jésus.

Et de fait, si Celui que j'aime est un être absolument supérieur, un génie, un

artiste incomparable dont personne n'approche; si celui que j'aime est un grand cœur, un époux accompli, aussi saint qu'aimable, aussi généreux et magnanime que tendre et délicat; si celui que j'aime est un grand roi, roi d'un mérite infini.

Si celui que j'aime est Dieu,

a) Et si malgré sa transcendance Il m'aime d'un amour incomparable, quoi donc de plus juste, quoi de plus raisonnable que mon dédain, mon mépris pour le monde, mon sans-souci pour ce que les hommes peuvent penser ou dire de moi et pour tout succès mondain?

A Lui seul Jésus suffit pour mon bonheur (Imit., L. III, 34-21, IV, 13).

b) Or, je ne puis en douter : *Dilexit me et tradidit*; il m'a aimé d'un amour très particulier, très intime.

c) A Lui seul il suffit. Jésus suffit à mon bonheur.

II

CONSIDÉRANTS

D'une certaine honorabilité et dignité, car toute âme noble aime naturellement l'honneur, la gloire¹, la distinction ;

Nous avons besoin pour être heureux :
de force,
de lumière,
de ressources matérielles suffisantes.

Tels sont les principaux objets de nos désirs, de nos désirs les plus vivaces, les plus ardents.

Mais quel est celui de nos désirs, que l'amitié de Dieu, que l'union à Dieu, la possession de Dieu n'apaise, ne satisfasse pleinement ?

1. Non pas la gloriolie, cette vaine réputation ou célébrité due à la réclame ou à l'ostentation, mais la gloire, cette estime, cette considération, cette belle envie qui suit le mérite, la distinction sans qu'on la cherche, comme l'ombre suit le corps.

Quelle meilleure occupation que le service de la Souveraine Majesté et Bonté?

Quelle activité mieux utilisée, plus féconde que celle d'une vie toute passée, toute employée à l'adorer en esprit et en vérité? — à cultiver, pour son honneur et sa consolation, les âmes qu'Il nous a lui-même adressées, amenées, auxquelles Il nous fait nous intéresser?

Et quelle plus charmante Société que celle de Dieu, que celle de Jésus (Cf. *Jésus seul*).

Eh! quelle plus grande douceur que celle de son amitié;

que de se savoir aimé de la Souveraine Bonté et Beauté?

Eh! quel plus grand bonheur que de passer sa vie à aimer, à servir la Souveraine Beauté? — à lui faire plaisir?

Le bonheur est à faire des heureux, à faire plaisir, à faire du bien à tout le monde, à qui que ce soit (les Saints se sont même préoccupés de faire plaisir

D'une certaine honorabilité et dignité, car toute âme noble aime naturellement l'honneur, la gloire¹, la distinction;

Nous avons besoin pour être heureux :
de force,
de lumière,
de ressources matérielles suffisantes.

Tels sont les principaux objets de nos désirs, de nos désirs les plus vivaces, les plus ardents.

Mais quel est celui de nos désirs, que l'amitié de Dieu, que l'union à Dieu, la possession de Dieu n'apaise, ne satisfasse pleinement?

1. Non pas la gloriole, cette vaine réputation ou célébrité due à la réclame ou à l'ostentation, mais la gloire, cette estime, cette considération, cette belle envie qui suit le mérite, la distinction sans qu'on la cherche, comme l'ombre suit le corps.

Quelle meilleure occupation que le service de la Souveraine Majesté et Bonté?

Quelle activité mieux utilisée, plus féconde que celle d'une vie toute passée, toute employée à l'adorer en esprit et en vérité? — à cultiver, pour son honneur et sa consolation, les âmes qu'Il nous a lui-même adressées, amenées, auxquelles Il nous fait nous intéresser?

Et quelle plus charmante Société que celle de Dieu, que celle de Jésus (Cf. *Jésus seul*).

Eh! quelle plus grande douceur que celle de son amitié;

que de se savoir aimé de la Souveraine Bonté et Beauté?

Eh! quel plus grand bonheur que de passer sa vie à aimer, à servir la Souveraine Beauté? — à lui faire plaisir?

Le bonheur est à faire des heureux, à faire plaisir, à faire du bien à tout le monde, à qui que ce soit (les Saints se sont même préoccupés de faire plaisir

aux animaux); — mais faire plaisir à Notre-Seigneur; savoir, sentir qu'il nous doit quelque chose de son bonheur!!!

Eh! quel plus sérieux réconfort que celui de sa justice? Il rend à chacun selon ses mérites, selon ses œuvres.

Eh! quelles plus immanquables ressources que celles de sa Providence?

Que celle de sa Justice et de sa Providence — si vigilantes, si impeccables, toutes deux, au service de l'amour infini.

Eh! quelle plus belle lumière, quelle direction plus sûre pour me guider dans la vie que celle de sa parole, de sa volonté, de son infaillible autorité?

Eh! quelle plus enivrante gloire que celle de le servir (*regnare est*)? C'est être roi, reine.

Eh bien! tout cela se fait goûter, tout

ela, c'est un fait d'expérience, se réalise d'autant plus, d'autant mieux en ma faveur que je meurs davantage, que je renonce davantage à toute autre activité, à toute autre sympathie, à toute autre lumière, à toute autre gloire, à tout autre succès.

Tout cela se fait goûter et se réalise d'autant mieux que je me voue davantage à la vie cachée et que je m'y enfonce davantage.

L'Imitation dit bien : si j'en arrive-là, que personne ne me méprise, ne me plaigne, ne me prenne en pitié! (Imit., V, 13). Je suis le plus heureux des mortels, si j'en viens à me contenter de Dieu.

2. Il est cependant encore une autre chose indispensable, pour être définitivement heureux, c'est la sécurité pour l'avenir de nos œuvres, c'est la perennité de nos espérances.

Rien ne vaut que ce qui demeure (Cf. *Imit.*, III, C. 4, § 4); mais rien ne demeure que ce que la grâce immortalise — rien ne s'immortalise dans la grâce que ce que la charité vivifie; — donc rien ne vaut que ce que la charité vivifie.

Il n'est rien de si grand selon le monde qui ne soit vain et méprisable.

De quelque grande œuvre qu'il soit question, si la charité en est absente, un jour vient enfin où il n'en reste absolument rien.

Au contraire, il n'est rien de si petit aux yeux du monde qui ne soit très grand devant Dieu, si la charité s'y mêle, si surtout la charité en est toute la forme (*Imit.*, I, 15).

Un brin de charité vaut mieux que tous ces volumes admirablement écrits et pensées sur lesquels nous nous pâmions d'admiration, si ces volumes ont été compo-

és pour tout autre motif que celui de la charité.

Oui, tout vaut dans la mesure où la charité s'y mêle, dans la mesure où la charité en est la forme.

Eh ! bien, il y a d'autant plus de charité dans nos vies et dans nos œuvres qu'on s'attache davantage aux œuvres humbles et sans éclat. Pourquoi ? parce que plus on s'enfonce dans la vie cachée, plus l'âme s'éprend de Dieu : elle s'en éprend uniquement, exclusivement, au point de ne pouvoir s'occuper que de Lui (Rappelons-nous saint Louis de Gonzague...) — au point de ne pouvoir s'occuper de rien, ni de personne que par amour pour Lui et par désir de Lui plaire, — au point de ne pouvoir sortir de sa solitude en Dieu, qu'en se faisant une certaine violence. Elle en sort cependant quand la grâce l'y invite comme Marie dans le

mystère de la Visitation, quand la grâce l'y invite.

3. Et non seulement rien de ce que l'on consacre ainsi à Dieu *in abscondito* — sans autre ambition que de Lui plaire, à Lui tout seul, non seulement rien de tout cela ne périt, mais rien ne s'inutilise, rien ne vieillit.

Tout cela demeure, Dieu se doit de le reconnaître, de le rémunérer. Il le reconnaît, Il le rémunère en Dieu — magnifiquement — d'abord en nous rapprochant nous-mêmes un peu plus de son Cœur, afin que nous le louions de plus près et toujours de mieux en mieux. Et puis tout cela, Il l'éternise dans l'éclat, la beauté, la vie, en le faisant entrer dans l'économie de sa vie intérieure, de sa pensée, de son souvenir, de son bonheur et de sa gloire.

Tel un lingot de métal rougi au feu,

qu'on ne retire plus du brasier. Au contraire, s'il est retiré du feu, le lingot de fer rouge perd son éclat, s'obscurcit, revient à l'état de masse incolore qu'on laisse dans un coin...

Ainsi en va-t-il de tout ce que l'on fait pour d'autres que pour Dieu ou avec une intention moins pure, plus ou moins mêlée.

Ainsi en irait-il de ces ouvrages pour lesquels nous serions peut-être tentés de nous surmener, de gâcher notre vie spirituelle. Ces ouvrages risqueraient fort de n'avoir pour récompense que les honneurs tels quels d'une mention éphémère aux annales de la publicité. C'est bien peu.

III

COLLOQUE



III

Colloque

1. O mon Dieu, à s'occuper d'autre chose que de Vous louer et servir dans le tête-à-tête et le cœur à cœur de la vie contemplative, dans la plus profonde solitude du moins intérieure;

A s'occuper d'œuvres en vue, d'affaires importantes;

A partir pour les œuvres sous une impulsion autre que celle de la plus pure charité telle que l'enseignent la vie contemplative et l'épreuve;

Sous une impulsion autre que celle de la parfaite obéissance bien pure, bien dégagée de toute volonté propre;

A partir pour les œuvres avec la préoc-

cupation d'un intérêt personnel quelconque (satisfaction de vanité, d'activité naturelle, de cœur, de lucre) ;

A se préoccuper de publicité, d'acquisitions intellectuelles ou spirituelles toujours nouvelles,

On risque fort d'obéir à « cette ambition qui nous ôte à Dieu et à nous-mêmes sous prétexte de Le donner au public¹ » ;

On risque fort de Vous mal servir, de se partager, de s'éparpiller, de se disperser et dissiper parmi les créatures ;

De se rechercher soi-même ;

De ne plus Vous aimer, de ne plus Vous servir de *tout* son cœur, de *tout* son esprit, de *toutes* ses forces, de *toute* son âme ;

On *risque fort* de faire quantité d'œuvres où la charité entre pour peu de choses, — de perdre quantité de coups en

1. BOSSUET. Panégyrique de saint Joseph (Lachat).

l'air comme qui frappe l'air avec un bâton, — de beaucoup s'agiter en pure perte, de ne faire que des vanités; — de ne faire que du bruit, de ne rien faire de ce qui demeure.

Radix omnium malorum cupiditas
(I, Tim., V, 10).

Réfléchissons, mais surtout prions.

2. O Verbe de Dieu, bien-aimé Jésus, faites donc qu'en union avec votre Sacré Cœur, par la vertu du Saint-Esprit, je me fixe dans l'habitude de vivre au large, sans presse ni souci, très calme, très silencieux, — véritable Israélite affranchi (Imit., III, 38) — cerf ou chevreuil de la montagne (S. Jean ✠) — aigle du désert (Apoc.) et que pour cela je sache me fixer dans une vaste et profonde solitude intérieure; comme dans le vide

de toute préoccupation terrestre, en face de Dieu seul avec lequel et sur lequel je dois uniquement compter, que je dois uniquement chercher, pour lequel seul je dois me mettre en mouvement, de qui seul je dois m'occuper, me contenter, en qui seul je dois me délecter, me reposer; seul, avec Lui seul, commençant dès maintenant à vivre sur la terre comme au Ciel.

Donnez-moi, infusez-moi l'amour de la vie cachée, comme vous l'avez menée *in principio*, et comme Vous la menez toujours dans les profondeurs inaccessibles¹ à toutes pensées, à tous regards des Séraphins eux-mêmes — dans les profondeurs de votre Etre infini² — comme moi-même je la mènerai sur les hauteurs de l'éternité « *Sta in excelso* » — « Mon âme,

1. *Lucem inhabitat inaccessibilem* (I Tim., VI, 16).

2. *Estote perfecti sicut et pater vester cœlestis perfectus est* (Matt., V, 48).

tenons-nous sur les hauteurs » — *in montibus æternis*.

3. O Jésus, Dieu caché, — Dieu inconnu — Roi invisible¹, — dont l'action au dehors n'a rempli qu'une durée presque imperceptible entre l'éternité d'avant la création du monde et l'éternité d'après².

O Jésus, Dieu caché dont l'action dans le monde visible et dans le monde invisible et dans le monde surnaturel reste si inaperçue, si ignorée du grand nombre.

O Jésus, Dieu si caché dans les représailles de votre justice contre les blas-

1. *Ignoto Deo* (Act. VIII, 23). — *Regi invisibili* (I Tim., I, 17).

2. Cela restera tout aussi vrai, supposé que le monde dure encore des centaines et des centaines de siècles avant de périr.

phémateurs de votre nom et les persécuteurs de votre Eglise, contre les criminels de tout genre, contre les pires scélératesses¹.

O Jésus si caché dans l'assistance que Vous nous prêtez, dans la Providence dont vous nous entourez, dont Vous nous enveloppez.

O Jésus, Dieu plus caché encore dans

1. Notre-Seigneur après sa résurrection aurait pu, s'Il l'avait voulu, reparaître plein de vie et de majesté dans les mêmes endroits où Il avait été le plus maltraité, le plus humilié; Il aurait pu revenir et se représenter avec tout l'éclat de sa gloire au Tribunal d'Anne, de Caïphe, de Pilate, à la Cour d'Hérode; quelle confusion e'eût été pour ses persécuteurs, quelle satisfaction pour Lui-même et pour ses disciples! Il dédaigna ce facile triomphe et renvoie au jour du jugement la manifestation de sa puissance, la réparation des torts subis, la revendication de ses droits, la justification de toute sa conduite.

l'Incarnation, par le fait de votre condition, par le choix de votre volonté — au sein de Marie, à Nazareth — au désert,

Et même dans votre vie publique!

Que de choses sublimes, ravissantes, exquises Vous auriez pu dire, écrire; et Vous ne les avez pas dites, et Vous ne les avez pas écrites;

Que de beaux livres on aurait pu faire en recueillant toutes vos paroles, tous vos discours! et Vous Vous contentez de ces quelques pages de l'Évangile, si frustes, sans plan, sans art, sans ordre.

Ainsi des trésors de sagesse, de doctrine, de science, infiniment supérieurs à tout ce que nous ont montré les plus grands esprits¹, à tout ce que Vous nous

1. Il en est cependant de si distingués, dont les œuvres ont tant de charmes!

avez montré Vous-même, sont restés et restent enfouis, inaperçus, perdus pour le monde : telles les merveilles cachées dans les profondeurs de l'Océan.

Oh ! que votre force, que votre influence tient donc à autre chose qu'à une exposition savante, méthodique, brillante de la vérité dogmatique ou morale !

Le royaume de Dieu ne consiste pas en paroles. Saint Paul l'a bien compris : *Sermo meus et prædicatio mea non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione Spiritus* (I Cor., II, 4)¹.

1. Bon pour les païens de tant se préoccuper de la forme, de croire tant, comme ils y croient, à l'efficacité de la parole et du talent : ils n'ont et ne peuvent avoir que ce moyen de produire de l'effet.

La vraie science et la science pratique du royaume et du règne de Dieu est toute dans la

O bonté de Jésus, vous consolez ainsi les petits, les humbles, les pauvres, incapables de percer parce que leurs œuvres n'arrivent pas à se faire jour.

Eh ! que d'autres miracles plus merveilleux vous auriez pu faire et que vous n'avez pas faits !

Eh ! quelle durée plus considérable vous auriez pu rêver pour votre ministère, pour la prolongation de vos travaux apostoliques ; et vous mourez à l'âge où les autres commencent à faire parler d'eux.

O Dieu plus caché encore dans votre

vertu du Saint-Esprit, laquelle est toute au service de Jésus-Christ.

La vraie science du royaume et du règne de Dieu consiste à nous mettre en état de participer à cette vertu, de la recevoir plus largement, plus abondamment.

Passion, et plus encore pendant votre séjour aux Limbes, *in inferis*, et pendant les quarante jours d'après la Résurrection !

O Dieu plus caché encore dans votre vie eucharistique, au Tabernacle¹, et dans votre vie mystique au fond des cœurs.

O Jésus, quel mépris, quel dédain vous professez pour le succès de ce monde, pour l'opinion du monde, pour l'estime et la considération des hommes, pour ce qu'on pourra penser ou dire de Vous ; comme Vous ne pensez, Vous, qu'à contenter Dieu ! comme son approbation — obtenue dans le plus grand secret et mal-

1. La vie cachée de Jésus au désert est beaucoup plus compréhensible que sa vie au Tabernacle ; celle-là donne une idée de celle-ci et celle-ci aide à comprendre sa vie cachée pendant les trois ans de son ministère au grand jour. Sans qu'il y paraisse, il émane de sa personne une vertu toute puissante (Luc, VIII, 45).

gré toutes les apparences du contraire — comme sa volonté vous suffit ! comme Vous Vous contentez de Dieu !

Donnez-moi donc le mépris, le dédain de tout ce dont les hommes parlent le plus, de tout ce qui se recommande aux yeux du monde, de tout ce qui cherche à se faire voir et valoir, de tout ce qui sert à occuper l'attention, à influencer sur l'opinion, de la manière ordinaire à la plupart des hommes, de tout ce qui sent la réclame, le souci de la publicité.

Infusez-moi la conviction que ma vie et mes œuvres Vous glorifieront, Vous plairont d'autant plus qu'elles seront plus exclusivement pour Vous seul, qu'elles resteront davantage entre Vous et moi, et donc qu'après et même avant ma mort elles seront plus passées sous silence, plus effacées, plus ignorées, plus oubliées, plus périssantes et déjà péries,

Daignez en accepter l'hommage, la *dédicace*; daignez vous en déclarer satisfait et ça me suffit. Je ne désire, je n'ambitionne rien de plus.

Je dis comme disait la baronne d'Hoogworsth : « Maître, Vous seul dans ma vie ».

Je dis comme dirait un petit propriétaire à son Roi : « A Vous, à Vous seul tous les fruits de mon verger, tous les poissons de mon vivier, tout le gibier de mes chasses »; en conséquence, il n'a nul souci de commerce.

Déprenez-moi de plus en plus de la vie extérieure à influence plus ou moins prolongée, à retentissement plus ou moins étendu avant et après ma mort.

Déprenez-moi des fantasmagories de ce monde; quand je les regarde avec quel-

que attention, que je les prenne simplement et seulement comme un spectacle, comme une distraction ménagée par votre bonté paternelle pour me reposer de mes fatigues, pour me détendre l'esprit : pas plus.

Retirez-moi de la scène du monde et même de ce monde réduit, restreint qu'est ma cité, ma communauté, ma famille.

O Dieu, Roi des siècles, immortel et invisible¹, Roi des rois, et Seigneur des seigneurs²,

Vous êtes le Très-Haut, le seul Saint, le Seul Seigneur, c'est-à-dire le seul digne

1. Parce qu'Il est immortel, Il ne se presse pas de se montrer, Il reste volontiers invisible ou ne se montre que rarement.

2. Tim., (I, 17).

de notre attention, le seul qui méritiez qu'on s'occupe de Vous, auprès duquel tout le reste n'est rien. — A Vous seul toute gloire et tout honneur.

Dépouillez-moi de toute ambition qui m'ôterait à Vous et à moi-même sous prétexte de Vous donner au public. Préservez-moi de toute question, de toute enquête qui me ferait ne pas me contenter de Vous, de votre volonté, de votre approbation, de votre contentement.

Retirez-moi tout en Vous, attirez-moi, appliquez-moi tout à Vous, traitez-moi comme votre Sainte Humanité, comme Marie et Joseph. Marie n'a pas reçu commission, comme les Saintes Femmes après la Résurrection, d'annoncer le miracle aux Apôtres, pas plus qu'elle n'a annoncé à saint Joseph l'Incarnation : tout se passe entre elle et Dieu.

Traitez-moi comme les anges de la pre-

mière hiérarchie, comme tant de Saints et de Saintes parfaitement ignorés de la terre, morts au fond des déserts ou de leurs cloîtres, comme saint Paul ermite, saint Antoine, saint Nil, sainte Madeleine, sainte Mélanie, sainte Germaine, sainte Marguerite-Marie, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus¹, sœur Elisabeth.

Réservez-moi pour Vous seul, ô mon Dieu, cachez-moi dans le secret de votre Face², c'est-à-dire, tenez-moi toujours occupé dans la contemplation, dans l'adoration en esprit et en vérité; dans le mépris, l'oubli, le vide de tout ce qui n'est pas Vous.

1. ...C'est Vous qui faites naître la fleur dont le fin tissu étale pour Vous seul la magnificence de son coloris, qui exhale vers le ciel les parfums de son calice et qui meurt en silence... et cette beauté qui ne se montre qu'aux regards de Dieu, n'est-ce pas la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus (S. S. Pie XI).

2. *Abcondes eos qui sperant in te in abscondito faciei tuæ* (Ps. XXX-21).

Et n'êtes-Vous pas Vous-même le plus grand, le plus parfait des solitaires, toujours retiré en Vous-même, toujours occupé de Vous-même, appliqué à Vous-même?

Qu'ainsi attiré vers Vous, passé en Vous et retiré en Vous, appliqué dans l'intime de moi-même au culte de votre Majesté, avec votre Sainte Humanité — avec tous les Saints, ses membres vivants — je vous aime, je vous loue, je vous adore comme, par le Saint-Esprit, Vous vous louez, comme Vous vous adorez Vous-même.

Et qu'ainsi j'apprenne à me contenter de Vous, à trouver en Vous, en votre Présence, en votre Volonté, une sainte suffisance qui m'enlève toute envie de chercher qui et quoi que ce soit hors de Vous.

Et pourquoi ne me suffiriez-vous pas,

Vous qui avez si bien suffi à Marie et à Joseph, au saint vieillard Siméon (*Nunc dimittis*) — Vous qui suffisez aux Saints du ciel et de la terre, Vous qui Vous suffisez si bien à Vous-même, malgré vos aspirations infinies?

Qu'ainsi j'apprenne, ô mon Dieu, à mourir à tout ce qui n'est pas Vous ou pour Vous et à vivre en Vous avec Jésus-Christ cette vie cachée dont parle saint Paul¹.

1. *Coloss.*, III, 3.

IV

STIMULANTS
ET RÉOLUTIONS

IV

Stimulants et résolutions

1.

Vanité de tout ce qui passe.

Selon toute probabilité, dans quelques années au plus tard, nous mourrons. On nous exposera sur notre lit dans une chambre transformée en chapelle ardente.

Le lendemain ou le surlendemain de notre mort, on nous mettra en bière et nous irons ainsi, dans notre bière, assister à notre dernière messe.

Avant la messe, peut-être psalmodiera-t-on pour nous l'office des morts.

L'Invitatoire porte : *Regem cui omnia vivunt venite adoremus.*

Venez, adorons le Roi : *venite adoremus* — rien de ce que l'on fait pour ou contre Lui ne reste inaperçu — tout demeure.

Même les mauvaises œuvres ?

Même les mauvaises œuvres ! Oui, pour qu'Il les juge et les condamne. N'en parlons plus, c'est effacé parce que désavoué, parce que déploré, parce que pardonné.

Ne parlons que des bonnes œuvres.

Rien de ce que l'on fait pour Lui ne meurt, ne périt.

Tout ce que l'on fait pour Lui demeure et vit : *In ipso vita sunt... erunt.* — les moindres pensées, les moindres désirs, les moindres actions inspirées par son amour et par désir de Lui plaire (Cf. Imit., liv. 1, XV) — les moindres souffrances acceptées par conformité à Sa

Volonté — *a fortiori*, les travaux importants, les grandes fatigues.

Or, tout ce qu'on fait, tout ce qu'on endure a d'autant plus chance d'être pour Lui que c'est davantage fait *gratuito*, que c'est davantage fait et souffert *in al'con-dito*.

On voudrait recommencer de vivre; impossible; réparons par l'intensité de l'amour, par l'intensité de la volonté à ne chercher que Dieu, que le regard de Dieu, que le bon plaisir de Dieu et donc à rechercher la vie cachée, les services inaperçus.

Donc, je Vous consacrerai et réserverai toutes mes forces, Seigneur, parce que Votre Miséricorde m'a prévenu, parce que Vous êtes mon Dieu, et que vous Vous chargez de moi¹.

1. *Fortitudinem ad te custodiam, quia Deus susceptor meus es, Deus meus, et misericordia ejus praeveniet me* (Ps. 58).

Donc, comme il faut prier in *abscondito*, *clauso ostio*, chercher de plus en plus à travailler in *abscondito*, *clauso ostio* — *et Pater qui videt in abscondito reddet.*

Donc, ce que d'autres font pour se créer des relations, pour augmenter le nombre de leurs connaissances, pour étendre le champ de leurs travaux, par amour de la vie cachée, on le fera pour réduire ses occupations extérieures, pour se retirer de plus en plus de la vie publique et des affaires.

Donc, si la maladie, si certains défauts et certaines infirmités nous relèguent comme un lépreux loin de la société, on s'en réjouira.

Donc, si Notre-Seigneur permet qu'on entrave notre action au dehors, disons-nous qu'Il nous réserve tout le mérite

de nos bonnes œuvres et qu'Il entend nous en épargner la fatigue, le souci, qu'Il entend nous garder nous-mêmes tout entiers pour le service exclusif de Sa Majesté et qu'Il se charge de faire par Lui-même le bien que nous avons en vue : et tout y gagne.

Qui, mieux qu'un saint Ignace, un saint Vital, un saint Pierre-Célestin, pouvait apprécier l'importance de l'action *dans* et *par* le gouvernement? — Et pourtant, saint Ignace, saint Vital, saint Pierre-Célestin renoncent au gouvernement de leur Ordre, de leur Diocèse, de l'Eglise.

Qui, mieux que saint Thomas pouvait apprécier l'importance d'écrits magistraux tels que la Somme! — Saint Thomas ne parle de ses œuvres qu'avec mépris : « C'est de la paille, dit-il, du foin. »

Donc, négligeons à perpétuité, le

monde, les créatures, *la galerie*; tout ce qu'on fait pour elle pèrit si bien, pèrit si vite!

Des services les plus éclatants, des ministères les plus honorifiques, les plus lucratifs, les plus délectables, qu'est-ce qui reste, au moins pour le mort lui-même? — Rien. Absolument que ce qui a été fait uniquement pour Dieu.

Quand Il démêle, Lui, quand Il passe au crible le grain de notre aire, que de paille Il y trouve!... paille! paille! au vent! au feu!

Cognosco cogitationes hominum quia vanæ sunt.

Même aux yeux des hommes combien de choses périssent, et vite, auxquelles on avait mis tous ses soins; même avant leur mort que d'hommes voient tomber, dépérir leurs œuvres les plus belles, les plus chères.

Creaturas, mundum, homines, quibus omnia pereunt venite negligamus.

Non, plus rien pour la créature, pour le moi, pour le public; plus rien pour le temps.

« Dieu me préserve de jamais plus servir un Maître qui peut mourir » (S. François de Borgia).

2.

L'Apostolat.

Après qu'on a fait tout ce qu'on sait, tout ce qu'on peut pour connaître, aimer et servir Dieu, reste à Le faire connaître, à Le faire aimer, à Le faire servir.

J'ai, en effet, pour fin dernière, non seulement la gloire de Dieu, mais *la plus grande gloire de Dieu*.

Je suis créé et mis au monde, non seulement pour le connaître, l'aimer, le servir, mais aussi pour le faire connaître, aimer et servir Sa divine Majesté.

Telle doit être la préoccupation dominante de toute ma vie.

A bien entendre les choses, il n'y a à pouvoir glorifier Dieu, autant qu'Il le mé-

rite, que Dieu Lui-même. Dieu seul peut se révéler dignement, se faire connaître, se faire aimer, se faire servir dignement.

Dieu seul peut atteindre efficacement les âmes et les toucher d'une manière utile pour leur bien et pour sa gloire.

Il l'a fait dans le mystère de la Pentecôte et de l'Incarnation, à la prière de Marie. — Il l'a fait dans la conversion de Constantin et de Clovis, à la prière de sainte Hélène et de sainte Clotilde; à la prière de sainte Monique, dans la conversion de saint Augustin.

Il l'a fait dans le mystère de Bethléem, comme qui se joue. Du bout de son petit doigt, l'Enfant Jésus fait plus dans la marche du monde que tous les potentats coalisés ne pourraient faire. Il a remué le petit doigt et les Mages se sont mis en route, et les Anges ont quitté le Paradis, et les bergers sont venus.

C'est son Esprit qui suscite les grands travailleurs comme c'est Lui qui les met au repos. *Amodo jam dicit spiritus* (Apocalypse) *ut requiescat.*

Et ne peut-Il pas, en effet, attacher ses grâces de conversion à quoi bon Lui semble et se communiquer aux âmes, les toucher, les éclairer, les convertir, les sanctifier à l'occasion de quoi que ce soit qui Lui a plu.

Ne dit-Il pas à sainte Angèle : « Je suis
« la puissance divine, qui te donne cette
« grâce et te confère cette vertu, que tous
« ceux qui te verront, recevront de ta
« communication du profit pour leur salut et, non seulement ceux-là, mais
« encore ceux qui penseront à toi, ou se
« souviendront de toi et même ceux qui
« seulement entendront prononcer ton
« nom. »

Le tout de l'apostolat est de se conci-

lier les bonnes grâces de Dieu, de participer à Son Esprit. Si je L'ai pour moi, s'Il est avec moi, si je Le gagne, Lui, et Sa Toute-Puissance, Lui et Sa Toute-Sagesse à quoi ne puis-je pas prétendre en fait de bien à produire dans le monde?

Le tout de l'apostolat, pour qu'il soit fécond, c'est d'obtenir, de mériter que Dieu Lui-même, à l'occasion de ce que nous disons ou faisons — en considération de notre prière, veuille bien se faire connaître, se faire sentir, se faire désirer, se faire goûter, se faire aimer.

Or, on gagne d'autant mieux le Cœur de Dieu qu'on l'aime davantage de l'amour le plus vrai, le plus effectif, le plus pur tel qu'on le pratique dans la vie cachée.

Pour gagner le Cœur de Dieu, il faut devenir son intime ami; ce qui mène le

mieux à la perfection de l'intimité avec Dieu, c'est la vie cachée. « Dieu ne se donne qu'à ceux qui se contentent de Lui »; — mais à ceux-là, comme Il se donne!

Le contemplatif peut très bien être apôtre. Soyons apôtres à la manière de Marie qui ne prêche pas, qui ne se produit sur aucun théâtre, qui ne laisse même pas d'écrits comme en ont laissé les Apôtres et quantité de femmes inspirées, mais qui prie, qui souffre pour les âmes, qui éclaire et soutient les Apôtres en toutes manières.

A Lui, toute la gloire à laquelle Il a droit, toute la gloire que je puis lui rendre : pour le fond, par la substance des actes et pour la manière. C'est justice, si non Il ne règne pas dans ma vie, son règne est une théorie, une idée en l'air.

Eh bien ! Il obtiendra d'autant plus sûrement la gloire à laquelle Il a droit — la gloire toujours plus grande que j'entends lui donner, — qu'Il dominera, qu'Il remplira mieux tout mon horizon, l'horizon de mes pensées, de mes ambitions, de mes affections, qu'Il restera davantage Seul devant moi et que je resterai plus seul avec Lui. « Seul, sans autre pensée que celle de Le recevoir — seul, sans autre désir que celui de sa présence — seul enfin sans autre volonté que Son bon plaisir » (*Scupoli*, paix de l'âme, Ch. V).

Dieu obtiendra d'autant plus sûrement la gloire à laquelle Il a droit, la gloire toujours plus grande que j'entends Lui donner, quand je vivrai davantage entre Lui et moi *in abscondito*, que je m'inspirerai davantage du « *Dieu seul* ».

V

DIEU SEUL!

V

Dieu seul!

Le Christianisme, quand il est ce qu'il doit être, non pas une théorie sèche, aride, spéculative, mais un dogme vivant, un dogme vivifiant et vécu, le christianisme a pour loi fondamentale la loi du progrès.

Saint Paul en donne la formule dans ces quelques mots de son épître aux Ephésiens, IV, 15 : *Veritatem facientes crescamus in illo per omnia.*

Crescamus, voilà l'obligation, il nous faut grandir, nous développer jusqu'à ce que nous atteignons, au Spirituel, la taille de l'homme parfait.

Veritatem facientes, voilà la forme du progrès à réaliser, faire, traduire en acte, rendre pratique tout ce que nous avons appris, tout ce que nous savons de vérité; il ne s'agit pas tant de voir, d'apprendre du nouveau, mais plutôt de rendre plus pratique ce que nous savons déjà.

Et le moyen? L'union à Jésus-Christ... C'est en Lui *in illo* qu'il faut puiser la vie; la force; c'est de son Esprit qu'il faut attendre le concours efficace, les impulsions puissantes d'où s'ensuit le progrès.

Puisque à quelque degré de perfection que nous soyons parvenus, il nous faut toujours avancer, toujours grandir, il importe de savoir comment nous nous donnerons à Dieu de plus en plus.

Devant pareille question, tout cœur généreux va de suite à se demander « quel

travail pourrai-je ajouter au travail que je fais déjà, quelle œuvre aux œuvres dont je m'occupe déjà? »

Si louable que soit cette préoccupation, il faut cependant le reconnaître, quand il s'agit du progrès et du progrès dans un art quelconque et surtout du progrès spirituel, ce qui importe, ce n'est pas tant de faire beaucoup que de faire bien; ce n'est pas tant la qualité des services rendus qui compte, mais la qualité, la manière plus ou moins parfaite dont on s'en acquitte; ce n'est pas tant du *plus* qu'il faut se préoccuper, mais du *mieux*.

La question revient donc à ceci : que pouvons-nous faire de mieux pour nous donner à Dieu de plus en plus?

Le mieux que nous puissions faire, c'est de nous fixer dans le surnaturel, dans la pratique du *Dieu seul*. Qui se fixe dans la pratique du *Dieu seul* peut se tenir tranquille, il se donne si bien à Dieu

qu'il ne peut se donner davantage ni plus parfaitement; il se donne à la manière dont se donnent l'un à l'autre ceux qui s'aiment passionnément, qui s'aiment jusqu'à l'adoration.

Dieu seul !

1. Comment faut-il comprendre cette formule — quels actes ou quelles dispositions comporte-t-elle? et d'abord à qui la devons-nous?

En trois mots : le sens, le contenu, les origines du « Dieu seul ».

I

Oui, d'abord pour nous faire de suite l'idée la plus avantageuse de cette formule, rappelons-nous qui la préconise, qui la recommande.

Personne, je pense, n'a autant contri-

bué à la répandre, à la vulgariser que sainte Thérèse dans son fameux signet : « Que rien ne te trouble ! Dieu seul suffit. »

Sainte Thérèse, répète saint Paul disant à son disciple Timothée : « C'est à Dieu seul qu'appartient tout espèce d'hommages et que revient tout espèce de gloire » (Tim., I, 17).

Après sainte Thérèse, après saint Paul, tous les auteurs ascétiques, chacun à leur manière, ont recommandé, inculqué le même principe avec plus ou moins de bonheur et de succès, avec une force persuasive plus ou moins pénétrante.

Aucun, semble-t-il, avec plus d'onction que l'auteur de l'Imitation. Rappelez-vous le chapitre XIII du livre IV : « Qui me donnera, Seigneur, de vous trouver seul et de vous ouvrir tout mon cœur et de jouir de vous comme mon âme le désire ; qu'étranger à toute créature, Vous

me parliez seul et moi à Vous comme un ami parle à son ami. Ce que je demande, ce que je désire, c'est d'être uni tout entier à Vous, que mon cœur se détache de toutes les choses créées. »

Et au livre III, ch. XXI, § 2 : « Vous seul êtes infiniment bon, seul très haut, très puissant; Vous suffisez seul parce que seul Vous possédez et Vous donnez tout; Vous seul me consolez par vos douceurs inexprimables, seul Vous êtes toute beauté et tout amour. »

Et c'est la même idée qui inspire saint Ignace dans son *Sume et suspice* et dans ses constitutions il veut que « nous cherchions Dieu en tout, nous dépouillant de l'amour de toutes les choses créées, pour diriger toutes nos affections vers le Créateur, l'aimant dans toutes les créatures et toutes les créatures en Lui. »

L'idée, d'ailleurs, si relevée qu'elle soit, reste en même temps tellement populaire,

tellement accessible, tellement en rapport avec nos aspirations les plus intimes, qu'elle a pu servir de thème à l'un de nos plus beaux cantiques : « *Il n'est pour moi qu'un seul bien sur la terre, Dieu seul, Dieu seul voilà le vrai bonheur.* »

Enfin, en fin de compte, et sainte Thérèse dans son signet et saint Paul dans son épître à Timothée et saint Ignace dans sa Règle et l'Imitation — et l'auteur du cantique quel qu'il soit, tous font simplement écho à Notre-Seigneur lorsque, au désert, il déclare si haut : « Vous adorerez le Seigneur et vous n'adorerez que Lui. »

II

Quoiqu'il en soit de ses origines, comment le « Dieu seul » doit-il être compris? -- Avec une certaine discrétion.

Pour professer le « Dieu seul », dois-je tellement compter sur la Providence que je m'interdise de me procurer les choses indispensables à la vie? — On pourrait le croire; mais non. Le grand Apôtre saint Paul déclare ne pouvoir se passer ni de vêtement, ni de nourriture, et nous le voyons, en conséquence, travailler à son métier de tisserand pour gagner de quoi vivre, de quoi se nourrir, de quoi se vêtir.

Pour professer, pour pratiquer le « Dieu seul », dois-je tellement m'absorber dans la contemplation que j'en devienne inapte à l'action? On pourrait être tenté de le croire : mais non ! Saint Paul, qui a si bien compris le « Dieu seul », déclare faire de sa vie deux parts : l'une toute à la prière, l'autre toute à la prédication, au ministère.

Dois-je me retirer du commerce des

hommes et ne m'occuper que des choses du Ciel, vivre en solitaire? C'est non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes; c'est non seulement aux yeux de Dieu, mais aussi aux yeux des hommes, que nous sommes tenus de grandir en sagesse et en grâces comme il est dit de Notre-Seigneur lui-même.

Eh quel homme plus intérieur que saint François Xavier! Les contemporains, ses compagnons, le représentent comme vivant au sommet d'une roche très élevée, nouveau stylite, tant il plane haut au-dessus des soucis de la terre. — Oui, mais en même temps, quel zèle, quelle activité dévorante au service des âmes : dix-huit royaumes évangélisés, des milliers d'hommes convertis ou baptisés, voilà son actif.

Et dois-je enfin, pour entrer dans l'esprit du « Dieu seul », mourir à toutes les affections, aux affections les plus légitimes.

mes de la famille ou de l'amitié? — Pas davantage. Le quatrième commandement n'est pas abrogé, que je sache, par le souci de la vie intérieure — et quelle sœur, quelle amie plus affectueuse, plus aimable que sainte Thérèse d'Avila la grande contemplative?

Non, le « Dieu seul », bien entendu, n'exige nullement que nous donnions dans ces exagérations.

III

Le « Dieu seul » exige simplement que nous mettions Dieu au-dessus de tout : (Cf. *Imit.*, III, 21) tellement qu'il domine tout notre horizon (pensées, affections, ambitions), qu'il le domine et qu'il le remplisse.

Que Dieu soit tout dans nos intentions, donc c'est entendu — qu'Il soit le pre-

mier que nous aimions, que nous respections, le premier auquel nous cherchions à plaire, à qui nous obéissions. Et ensuite que son bon plaisir soit le motif dominant de tout notre respect, de notre dévouement à l'égard du prochain.

Qu'Il soit tout dans nos affections. — Pour vivre sous le régime du « Dieu seul », il faut en venir à ne s'affecter sérieusement que de ce qui touche les intérêts de Dieu, — à n'avoir de joie, de peine, d'espérance et de crainte, de désir ou d'aversion que par rapport à ses divins intérêts.

Mais, par exemple, sous le régime du « Dieu seul », on s'affecte vivement de tout ce qui touche à ses intérêts. — Voyez plutôt les transports du Cœur de Jésus devant la foi du centurion ou de la cananéenne; voyez ses larmes sur Jérusalem qui ne veut pas reconnaître la visite du Seigneur; — entendez ses anathèmes

contre les scribes et les pharisiens, ses accents de colère contre les vendeurs du Temple qui le transforment en maison de voleurs !

Et dans les psaumes, à quels regrets, à quelles contritions, à quelles espérances, à quels enthousiasmes le Saint-Esprit ne nous invite-t-Il pas ?

Quant aux intérêts autres que ceux de Dieu, lorsqu'on vit sous le régime du « Dieu seul », on ne s'affecte de ce qui y touche que si Dieu l'approuve et dans la mesure où il l'approuve.

Quand on vit sous le régime du « Dieu seul », on voit tout en Dieu, on voit Dieu en tout ; toute créature est comme un signe sensible, comme un sacrement créé, institué par Dieu pour nous rappeler à l'ordre, au surnaturel, à la foi, pour nous inviter à la pratique de telle vertu,

à l'imitation de tel ou tel attribut divin.

Tout événement est comme un signe sensible de la volonté de Dieu, signe qu'à tel moment, dans telle rencontre, en face de telle personne Dieu attend de moi, telle ou telle disposition, telle ou telle manière d'agir...

Voici un beau spectacle de la nature, un splendide coucher de soleil... Appel de Dieu, signe sensible de la volonté de Dieu. Dieu me fait signe qu'Il m'invite, m'appelle à reconnaître, à bénir le Créateur et le Père qui veut bien ainsi embellir notre séjour sur la terre et nous ménager ainsi quelques plaisirs innocents.

Maintenant, j'ai à faire, soit en famille, soit dans les œuvres, avec un caractère difficile, opiniâtre, revêche, tellement attaché à ses idées, à ses manières de voir, qu'il n'y a pas moyen de l'en faire déborder. — Signe sensible de la volonté de Dieu, appel de Dieu. Dieu m'invite, m'ap-

pelle à imiter sa patience, sa longanimité, son calme imperturbable, sa douceur inlassable.

Aujourd'hui, la maladie me visite, signe sensible de la volonté de Dieu, Il me fait signe, Il me rappelle qu'Il attend de moi que j'imite Jésus souffrant, et que comme Lui, je me résigne, je me pacifie sous le coup de l'épreuve, etc...

IV

Sous le régime du « Dieu seul », on ne cherche que Dieu, mais on le cherche de tout cœur.

Saint Thomas, encore enfant, est envoyé à l'abbaye bénédictine du Mont-Cassin. Son désir précoce de connaître Dieu le fait courir après les Pères et il demande tantôt à l'un, tantôt à l'autre : « Qu'est-ce que Dieu? qu'est-ce que Dieu? » Exemple touchant de ce zèle

qu'inspire le « Dieu seul »? Zèle ardent à le chercher Lui et sa présence, Lui et sa volonté, son bon plaisir. »

V

Sous le régime du « Dieu seul », on ne compte qu'avec Dieu. C'est Lui, le Maître à écouter parce qu'Il a les paroles de la vie éternelle; c'est Lui, le Seigneur à servir, car nous sommes ses créatures, et nous Lui devons tout ce que nous avons, c'est Lui l'autorité souveraine à respecter, à craindre, car Il peut, non seulement perdre, tuer les corps, mais aussi perdre les âmes. C'est Lui le rémunérateur par excellence dont les récompenses toujours justes, toujours équitables sont également immanquables.

On ne compte qu'avec Lui, mais avec Lui on y va toujours très consciencieuse-

ment; à son égard on se fait une conscience aussi forte que délicate, forte, c'est-à-dire une conscience capable de tous les devoirs, même les plus pénibles, délicate, c'est-à-dire toujours en recherche de ce qui peut Lui faire plaisir.

Il n'est donc pas à craindre que le « Dieu seul » fasse de nous des égoïstes ou des stoïques à l'égard du prochain, car Dieu veut que nous l'aimions comme nous-mêmes pour l'amour de Lui. Et puisque ses moindres volontés sont toujours en première ligne dans les vies qui s'inspirent du « Dieu seul », il va sans dire que le prochain nous sera toujours très cher.

VI

Sous le régime du « Dieu seul », on ne compte que sur Lui.

Dieu nous préserve de mettre en doute

la fidélité de nos amis, mais il est bien certain que sans la grâce de Dieu, cette fidélité elle-même est bien en danger de faillir. — Sur Lui, par exemple, on compte infiniment, on se fait une confiance en rapport avec sa bonté. Sa bonté est infinie, il nous faudrait une confiance infinie. Impossible ; faisons-nous au moins une confiance sans borne dans laquelle se noient, se perdent toutes nos appréhensions.

VII

Et parce que l'on compte sur Lui, sans réserve, on se console, on se dédommage de tout avec Lui.

VIII

On se contente de Lui.

On en vient à n'avoir plus besoin de

rien que de sa grâce et de personne que de Lui.

On en vient à dire comme sainte Marguerite-Marie : « Pourvu que Dieu se contente et que je l'aime, tout m'est bon ; je n'ai plus besoin que de m'abîmer dans le Cœur de Jésus. »

« Si nous sommes persuadés de l'estime que nous devons faire de notre âme comme d'un temple destiné à la demeure de Dieu, prenons garde que nulle chose du monde ne l'occupe ; espérons au Seigneur et attendons sa venue en elle avec confiance.

« Il y entrera s'Il la trouve seule et détachée ; seule sans autre pensée que celle de Le recevoir, seule sans autre désir que

celui de sa présence, seule sans autre amour que le Sien, seule enfin sans autre volonté que son bon plaisir » (*Scupoli*, traité de la paix de l'âme, ch. V).

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
--------------------	---

I. — Idée générale de la vie cachée en Dieu.

<i>Parabole.</i>	15
<i>Application de la Parabole</i>	23

II. — Considérants.

<i>1 Lui seul Jésus devrait suffire.</i>	27
--	----

III. — Colloque.

<i>Réfléchissons, mais surtout prions.</i>	41
--	----

IV. — Stimulants et résolutions.

<i>Vanité de tout ce qui passe.</i>	59
<i>L'Apostolat.</i>	66

V. — Dieu seul!

<i>Dieu seul!</i>	75
-------------------------	----

Imp. FOURNIER, r. Constantine, Toulou.





248.4

F681

FOCH, GERMAIN, S.J.

44260

AUTHOR

La Vie Cachée

TITLE

DATE
LOANED

BORROWER'S NAME

ROOM
NUMBER

Land

STORAGE - CBPL

44260

